

## Le signifiant phobique dans son rapport à l'holophrase

La problématique lacanienne de la phobie dans le séminaire IV repose sur un déplacement de l'objet phobique au signifiant phobique. L'objet, qui n'est pas un objet du monde empirique, est « mis en position de signifiant<sup>1</sup> » : ce déplacement va de pair avec la mise en évidence de la fonction de seuil<sup>2</sup> du signifiant phobique. Celui-ci est envisagé dans sa fonction symbolique de suppléance et appréhendé comme premier élément de symbolisation. Il apparaît alors comme une écriture de la limite qui vient ponctuer le monde du phobique, reconstruit autour d'un point d'abîme structurant qui le ponctue. C'est de la définition lacanienne de la phobie comme « un symptôme à fleur du signifiant<sup>3</sup> » que nous partirons pour tenter de comprendre comment le langage est sollicité dans la construction du signifiant phobique, quel type de matériel linguistique affleure dans la proximité de ce signifiant, quelles traces y persistent d'opérations linguistiques antérieures préparant une aire, un lieu où vient s'inscrire par transfert métonymique le signifiant phobique. Il s'agit de prendre le signifiant phobique *in statu nascendi*, comme moment d'émergence du sens, comme « processus de significantisation<sup>4</sup> ». Cela revient à interroger une aire de langage, au contact du trou de l'*Urverdrängt*, sur le bord duquel se sont déposés des éléments, sortes de concrétions linguistiques qui viennent border ce « non-reconnu » (*Unerkannte*) qu'est le réel. Le signifiant phobique, feuilletage construit, sédimenté, s'enracine dans cette zone frontière entre symbolique et réel. Pour comprendre le processus de création de sens, la métaphorisation qui le met en fonction de suppléance, on est amené à reconstruire et à cerner l'aire métonymique où il s'origine et ainsi à interroger une zone de langage qui fait bord, où vient s'ombiliquer le sens.

Nous reprendrons la piste ouverte par Lacan quand il vient à pointer que le signifiant, non content d'être « un pont dans un domaine de significations<sup>5</sup> », tel qu'il réorganise le champ du signifié, est d'abord « un signifiant obscur<sup>6</sup> » dont il faut analyser le processus de formation. Obscur certes au sens de

---

<sup>1</sup> J. Allouch, « Le pas-de-barre phobique », *Littoral*, n° 1, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1981.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 284.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 327.

<sup>4</sup> J. Lacan, « Réponse à M. Ritter » (26 janvier 1975), *Lettres de l'école freudienne*, n° 18, 1976.

<sup>5</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 307.

<sup>6</sup> *Ibidem* : « La fonction du cheval quand il est introduit comme point central de la phobie, c'est d'être un terme nouveau qui a précisément d'abord pour propriété d'être un signifiant obscur. »

l'équivoque qu'il permet et qui fait sa capacité de métaphorisation (tous les circuits du cheval dans le cas du petit Hans) mais obscur aussi parce que la question se pose de savoir dans quelle aire de langage il s'enracine et quels éléments dans cette aire font trace de cette fonction d'ombilic. Lacan ouvre une piste importante en indiquant que c'est par son côté « insignifiant », qui le coupe d'une connexion univoque à un signifié qu'il joue un rôle de « soc dont la fonction est de refondre de façon nouvelle le réel<sup>7</sup> ». C'est là, dit Lacan, « sa fonction la plus profonde ». C'est donc cette obscurité et cette profondeur que nous voudrions éclairer en la dépliant. Nous relierons cette fonction à l'émergence d'éléments linguistiques particuliers, holophrastiques et translinguistiques, comme points d'appui de la création de sens à l'intérieur de l'aire métonymique première.

### *La formation du signifiant phobique dans l'observation du petit Hans : éléments linguistiques mis en jeu*

Lacan, relisant le petit Hans, recommande d'être attentif au « texte du bain de langage dans lequel Hans est immergé<sup>8</sup> » : il nous rend ainsi sensibles à la différence qui existe entre le dialecte viennois parlé dans l'environnement immédiat de l'enfant, avec ses particularités linguistiques et le *Hochdeutsch*, que bien sûr les parents de Hans connaissent et manient. Il faut aussi mettre en jeu le langage familial, l'usage courant du viennois qui a cours entre les enfants et les domestiques et que l'enfant a aussi pu entendre parler par les employés de l'entrepôt de l'octroi qui s'occupent des chevaux en face de la maison. Ce langage familial en dialecte porte les traces d'un certain bilinguisme. On peut alors relire l'observation freudienne<sup>9</sup> autrement et repérer ainsi deux signifiants particuliers situés à proximité immédiate de *Pferd*.

### *Éléments holophrastiques dans l'aire métonymique du signifiant *Pferd**

#### 1) l'équivoque *Last / Lass das* en dialecte viennois

Le premier de ces signifiants est *Last*, qui vient de *die Last*, la charge, le fardeau tel qu'il apparaît dans *Lastpferd*, le cheval qui porte une lourde charge et dans *Lastwagen* qui aujourd'hui signifie le camion et qui renvoie, à l'époque de Hans, au cheval lourdement chargé. *Lastpferd* se trouve intrinsèquement associé

---

<sup>7</sup> *Ibidem*.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 318. Lacan souligne que c'est à partir de ce « bain de langage » que se constitue le texte du sujet.

<sup>9</sup> Ce travail prend appui sur une communication personnelle d'une locutrice du dialecte viennois vivant en France, familière de ses particularités, dont la relecture du texte freudien, attentive au jeu du signifiant, tient le plus grand compte de la complexité du « bain de langage » dans lequel se forme le signifiant. Qu'elle soit ici remerciée.

à la chute : le moment de l'observation freudienne qui caractérise le déclenchement de la phobie<sup>10</sup> fait preuve de cette association, quand l'angoisse flottante qui a précédé vient se fixer sur l'objet mis en fonction de signifiant et se lier en peur grâce à cette opération. Dès lors, le cheval, pour Hans, c'est mordre et tomber. À partir de là, la capacité de métaphorisation du *Pferd*, signifiant unique venant servir de « lien cernant<sup>11</sup> » entre le phallus, la mère et l'enfant, fonde sa fonction de suppléance, dont Lacan se plaît à souligner qu'elle va bien au-delà que de parer à la carence du père<sup>12</sup>.

Entrons dans le détail du texte freudien et prenons le « à fleur de signifiant » : plusieurs passages pointent que la peur de Hans se concentre sur les chevaux portant ou tirant de lourdes charges, et que c'est un cheval tirant un *Stellwagen* — ces voitures à cheval qui étaient un des premiers moyens de transport collectif à Vienne — qu'il avait vu tomber : « il craint plus les grands chevaux de somme que les petits chevaux<sup>13</sup>. » Les chevaux de somme et les voitures de déménagement<sup>14</sup> sont étroitement associés à la chute : dans les deux pages qui, dans l'observation freudienne, condensent les signifiants qui président au déclenchement de la phobie, Freud note : « [La phobie] porte sur des chevaux et des voitures, sur le fait que des chevaux tombent et qu'ils mordent, sur des chevaux d'une nature spéciale, sur des voitures qui sont lourdement chargées<sup>15</sup> ». De même, la peur des voitures de charbon (*Kohlenwagen*) vient de ce que leur charge pourrait provoquer une chute des

---

<sup>10</sup> S. Freud, *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1973, pp. 126-127. Ces deux pages, centrales dans l'observation, condensent les signifiants qui président à l'éclosion de la phobie : le lien métonymique entre *Last* / *Pferd* et *Krawall* y est marqué et c'est ce passage qui permet à Freud de théoriser le transfert du poids des autres éléments sur *Pferd* : « L'angoisse originellement n'avait rien à voir avec les chevaux, mais fut transposée secondairement sur ceux-ci et se fixa alors sur des éléments du complexe des chevaux qui se montrèrent propres à certains transferts. » (p. 127.)

<sup>11</sup> J. Lacan, *séminaire IV*, *op. cit.*, p. 58 : le signifiant phobique vient parer à la menace représentée par « la béance qu'introduit l'apparition du phallus entre la mère et l'enfant. »

<sup>12</sup> Ce serait trop simple, dit Lacan, *séminaire IV*, *op. cit.*, p. 286. Il s'agit bien plutôt d'« un signifiant à tout faire ».

<sup>13</sup> S. Freud, *Cinq Psychanalyses*, *op. cit.*, p. 123 ; citations allemandes d'après : S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, Frankfurt am Main : Fisher Taschenbuch Verlag, 1995, p. 77 : « er fürchtet sich ferner vor grossen Lastpferden mehr als vor kleinen Pferden. »

<sup>14</sup> S. Freud, *ibidem*, p. 125-126 ; édition allemande, *op. cit.*, pp. 79-80 : « Les chevaux qui me font le plus peur sont ceux qui ont quelque chose sur la bouche [...] Je crois que c'est en réalité l'épaisse pièce de cuir que portent les chevaux de somme (*die Lastpferde*) autour du museau. »

Les voitures de déménagement, en raison de leur charge, provoquent la plus grande peur. La possibilité de chute leur est étroitement associée : « Je crois, quand les chevaux de déménagement tirent une lourde voiture, qu'ils vont tomber ». La peur de Hans provient de l'observation de cette chute : « parce qu'un jour le cheval d'un omnibus est tombé » (« *weil einmal bei so einem Wagen ein Pferd umgefallen ist* »)

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 127 ; édition allemande, *op. cit.*, p.81 : « *auf Wagen, die schwer beladen sind.* »

chevaux<sup>16</sup>. Enfin, lorsque le père de Hans décrit l'amélioration de la phobie, il souligne : « Même les camions (*Lastwagen*) lui inspirent moins de peur.<sup>17</sup> » Le texte de l'observation souligne la contiguïté métonymique du cheval et de la charge : Hans n'a peur que des chevaux avec une lourde charge<sup>18</sup>. Cet aspect de la charge<sup>19</sup>, qui aussi bien est en lien avec la mère enceinte, qualifiée par Hans de « voiture à la cigogne<sup>20</sup> », fonctionne comme point d'appui métonymique du cheval.

Reprenons les choses au plus près du signifiant : sous la forme nominale « *die Last* », la charge, le fardeau, telle qu'elle se trouve dans *Lastwagen*, la voiture à cheval chargée, et dans *Lastpferd*, le cheval portant ou tirant une charge, apparaît une forme verbale « *lassen* », laisser, qui, à l'impératif pluriel, se prononce : « *Lasst das !* » (forme interjective et injonctive homophonique à *Last*). Si l'on tient le plus grand compte du « bain de langage » dans lequel Hans est immergé, on devient attentif à certains passages de l'observation qui montrent que Hans a observé ou participé à une scène où étaient impliqués plusieurs enfants taquinant des chevaux<sup>21</sup>. Un adulte a pu dire à cette occasion « *Lasst das bleiben !* » Il faut noter que cette expression peut également servir à signifier l'interdit de la masturbation<sup>22</sup> : on est alors en présence d'une particule interjective, véhiculant une injonction, un impératif, qui est homophonique à la forme nominale qualifiant la charge, en lien étroit avec le signifiant phobique *Pferd* et qui vient faire bord au sexuel. Cette hypothèse est

---

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 130 : « - Tu sais, j'ai aussi très peur des voitures de charbon - Moi : Peut-être parce qu'elles sont également tout aussi grandes qu'un omnibus. - Hans : Oui, et parce qu'elles sont si chargées et que les chevaux ont tant à tirer et pourraient bien tomber. Quand une voiture est vide, je n'ai pas peur. » De fait, seules les grosses voitures chargées le mettent en état d'angoisse ». (Édition allemande, p. 84).

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 140 ; édition allemande, *op. cit.*, p. 97 : « *Selbst Lastwagen flössen ihm geringere Furcht ein.* »

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 157 : « Hans : - Je n'ai pas peur des voitures de place ni des voitures à un cheval. J'ai peur des omnibus, des voitures à bagages, mais rien que lorsqu'elles sont chargées. Quand il n'y a qu'un cheval et que la voiture est chargée à plein, alors j'ai peur, et quand il y a deux chevaux et qu'elle est chargée à plein, alors je n'ai pas peur. (Édition allemande, p. 117).

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 181 : « Nous apprenons maintenant de quels objets et de quelles impressions Hans a peur. Non seulement des chevaux et de la morsure des chevaux — bientôt il n'en parle plus — mais aussi des voitures, des voitures de déménagement et des omnibus (leur trait commun étant, comme nous le verrons bientôt, d'être lourdement chargés) [...] » ; édition allemande, *op. cit.*, p. 144.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 145 : « Anna a voyagé dans le train de marchandise avec la caisse. » (Édition allemande, p. 102, « *Lastzuge* ».)

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 133 ; édition allemande, p. 88.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 178 (édition allemande, p. 140) : « Un père y avait, en partant, dit à son enfant : "Ne donne pas ton doigt au cheval sans cela il te mordra" ; les termes mêmes que Hans emploie pour rendre l'avertissement de ce père rappellent ceux dans lesquels lui fut faite l'interdiction de l'onanisme (donner, mettre le doigt). » Il faut noter que l'homophonie est plus forte au pluriel et que l'interdiction fonctionne aussi bien en haut allemand qu'en dialecte.

renforcée par l'intervention de l'impératif « *Lass* » dans la formulation même du fantasme<sup>23</sup>, avec l'homophonie « *Lass d.../ Last*. On a donc déplié ici une équivoque signifiante : le même « *Last* » renvoie à la fois, accolé à *Pferd*, à un cheval chargé qui tombe, et par ailleurs, à une tournure à l'impératif qui sert dans l'observation freudienne à connoter quelque chose de sexuel, dans l'interdit de la masturbation ou dans le montage fantasmatique. L'équivoque révèle la fonction de bord du signifiant phobique supportée par une strate de langage plus profonde, obscure et plus directement en prise sur l'affect. Ce second terme, lisible sous le premier, et qui renvoie à la fois au dialecte viennois et au langage utilisé par les adultes avec les enfants, se fait le support d'une injonction. Le procès métonymique, qui, par définition, transfère le poids du sens d'un point de la ligne textuelle au point qui suit<sup>24</sup>, tel que Lacan le pointe à propos de « *wegen dem Pferd* » (avec l'équivoque *wegen/wagen*), est aussi à l'œuvre ici dans le cas de *Last* qui fonctionne comme point d'appui de *Pferd*. C'est d'ailleurs dans la suite de ce texte que Lacan indique que pour comprendre « la métonymie originelle qui apporte le cheval<sup>25</sup> », ce n'est pas au niveau du « processus associatif cérébral qu'il faut chercher, mais « au niveau du bain de langage ». Le cheval fait sens, trouve la capacité métaphorique propre qui fonde sa fonction de suppléance en prenant appui, dans son aire métonymique originelle, sur des éléments holophrastiques — injonctifs, interjectifs — qui font bord au sexuel.

Interroger le dialecte viennois revient à souligner la dimension translinguistique mise en jeu dans le cas du petit Hans : si la proximité du sexuel affleure dans le dialecte, ce n'est que très indirectement ; le dialecte étant, dans la configuration linguistique viennoise, très marqué socialement, il est très improbable que la mère ait parlé le dialecte avec l'enfant. Par contre, les domestiques peuvent recourir au dialecte et surtout les hommes qui travaillent sur la rampe de chargement des voitures<sup>26</sup> en face du domicile de Hans s'expriment, eux, en dialecte. À ce moment de l'observation, Freud souligne que l'enfant voit son monde limité/structuré par le cheval (chargé/déchargé sur fond dialectal) et qu'il reste comme « *collé* à la maison en vertu de son amour pour sa mère<sup>27</sup> ». Le cheval, parlé en dialecte, renvoie donc très médiatement à l'inséparation première avec la mère, si menaçante pour Hans dans ce moment de crise, de « révision de la première ébauche de l'organisation symbolique qui

---

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 163 : « Laisse-moi voir ton derrière », alors j'ai dû me tourner et il l'a enlevé et alors il a dit : « Laisse moi voir ton fait-pipi ». L'homophonie *Lass d.../ Last* se retrouve dans le texte allemand, *op. cit.*, p. 123: « *Lass den Podl sehen und ich hab'mich umdrehen müssen, und der hat ihn weggenommen und dann hat er gesagt : Lass den Wiwimacher sehen.* »

<sup>24</sup> J. Lacan, *Séminaire IV*, *op. cit.*, p. 317.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 318.

<sup>26</sup> S. Freud, *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, pp. 123-124 : c'est à ce moment qu'apparaissent les schémas configurant l'aire géographique de la phobie, entre le domicile de Hans et l'entrepôt avec sa rampe de chargement. Freud souligne alors combien la peur est liée au cheval chargé et au mouvement : Hans est alors plus que jamais « collé » à la mère.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 122.

structure son rapport à la mère<sup>28</sup> », crise qui dans son cas introduit la solution phobique, originale et coûteuse à la fois. Nous en retiendrons qu'une couche dialectale en prise indirecte sur l'indifférenciation d'avec le corps maternel est à interroger pour éclairer le procès de significantisation qui crée le signifiant phobique.

## 2) L'onomatopée *Krawall*

Une autre couche de langage affleure aussi par le biais d'un autre signifiant particulier, qui occupe une place centrale dans l'éclosion de la phobie, le terme de « *Krawall* », étroitement associé au cheval : il s'agit d'une onomatopée, évoquant de façon imitative un bruit, et qui renvoie au vacarme que fait le cheval en piaffant, en tombant et en battant des pattes. Le terme est traduit en Français par « charivari », autre onomatopée ; on pourrait aussi le traduire par « boucan ». Et Lacan de relever ici qu'interviennent les deux strates de l'allemand et du dialecte : ce « *Krawall* » évoque, dit-il, un bruit, un tumulte, un bruit désordonné avec quelques prolongements autrichiens qui font qu'il peut être utilisé pour désigner un esclandre, un scandale<sup>29</sup> ». Ce bruit, que Freud associe au bruit des pattes qui battent, et Lacan au piaffement du cheval, présente un caractère inquiétant et angoissant qui en fait un des éléments précipitants de la phobie. Il se produit après que le cheval de l'omnibus (*Lastpferd*) soit tombé : notons la connexité entre *Lastpferd* et *Krawall*, entre le terme relié à l'impératif, à fonction interjective (*Lass das/ Last*), et l'onomatopée : il s'agit de matériel linguistique de même texture, provenant de la même aire de langage. Le travail de significantisation qu'opère le signifiant phobique prend appui sur des éléments de seuil, à la limite de la symbolisation de la langue : ces éléments, sur lesquels s'appuie la métonymie, donnent accès au sens *in statu nascendi*. À ce moment de l'observation, où l'objet phobique est mis en fonction de signifiant, on cerne le foyer à partir duquel la phobie s'étend : « Maintenant, dit Hans, tous les chevaux vont tomber. » Dès lors, la chute associée au cheval et produisant un charivari menacera toujours<sup>30</sup> : elle se constitue en menace extensible qui vient ponctuer l'espace d'une série de seuils<sup>31</sup> mais aussi scander le temps<sup>32</sup>. Le signifiant opère comme premier

---

<sup>28</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 293.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 287. (C'est nous qui soulignons).

<sup>30</sup> S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 148, (édition allemande, p. 106) : « Quand il y a une voiture, alors j'ai peur que je ne me mette à taquiner les chevaux et qu'ils ne tombent et ne fassent du charivari (*Krawall*) avec leurs pieds. »

<sup>31</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, pp. 244-45 : « Le monde est ponctué de toute une série de points dangereux qui le restructurent. » De même (p. 307) « ponctuer le monde de signaux ». Le signifiant phobique est donc l'écriture d'une « série de seuils qui se mettent à ponctuer le monde » (p. 246). En reprenant la lecture de J. Allouch qui fait du signifiant phobique une écriture, nous donnons au monde du phobique consistance de texte construit autour d'une faille. Texte sédimenté, feuilletage : sous le signifiant (avec ses points d'appui

élément de symbolisation et structure le monde autour d'une faille qui a nom « *Pferd* » : à la fois nomination et assignation d'un lieu<sup>33</sup>, il fonctionne comme un pivot structurant. Dès lors, la menace rayonne à partir d'un signifiant, formé lui-même à partir d'une aire de significantisation où le procès métonymique transfère sur lui du matériel interjectif ou onomatopéique — ce que Lacan désignera dans le *Séminaire VI* comme holophrase<sup>34</sup>. Le repérage de l'onomatopée *Krawall*, sa fonction de point d'appui du procès de significantisation, montre que l'observation freudienne tirait déjà toutes les conséquences de la distinction signifiant/signifié : la lecture lacanienne, au plus près du texte freudien, focalise notre attention sur certains éléments du bain linguistique dans lequel le signifiant s'enracine : le « signifiant obscur » tient une grande part de son obscurité de la zone dont il vient et qu'il borde, en s'appuyant sur un matériel linguistique particulier : le charivari, le vacarme viennent faire bord au coït parental, une scène originaire non symbolisable autrement. Dans son caractère irréductible<sup>35</sup>, *Krawall* est une concrétion linguistique déposée sur un bord, une trace. Nous approchons par ce biais la fonction *littérante* du signifiant.

---

holophrastiques), l'écrit, sous l'écrit, le nom, sous le nom, la lettre. Nous procédons ainsi à une sorte de déconstruction du signifiant phobique : après avoir effacé l'objet sous le signe, on efface toute trace d'image dans l'objet pour lui conférer une valeur purement scripturale : ainsi est-on conduit à considérer le support littéral du signifiant : après sa fonction de métaphorisation s'indique sa fonction de bord, sa fonction littorale voire ombilicale.

<sup>32</sup> « Cette chute qui s'est produite une fois se trouvera dès lors toujours à l'arrière-plan de la crainte du cheval. » (J. Lacan, *Séminaire IV*, *op. cit.*, p. 287. N'est-ce pas aussi pointer un élément de déstructuration du temps, qui dès lors est comme suspendu, par anticipation de l'événement redouté ? Dans la phobie, c'est le continuum espace-temps qui est affecté : le temps est aussi suspendu que l'espace est strié et impénétrable. Si le cheval, ses apparitions, ses rencontres/évitements balisent l'espace, l'organisent, ils introduisent aussi à une conception non linéaire du temps qui devient l'attente d'un retour. Hans est pris dans le circuit, non seulement spatial mais temporel, du cheval. Le cheval aime le temps de l'angoisse, lie la peur, lui assignant des « temps forts », fixant ainsi la jouissance. Selon Lacan, c'est le père qui ordonne le temps : pour la scansion de la temporalité, le cheval fait aussi suppléance. Au *climax* de la phobie, la temporalité de Hans, ses déplacements, ses relations familiales sont réglés par l'apparition/disparition de ce pivot temporel qu'est le cheval.

La spécificité du continuum espace/temps dans la phobie (de l'espace notamment) serait l'objet d'un autre travail.

<sup>33</sup> J. Allouch, « Le pas-de-barre phobique », art. cité, pp. 80-81.

<sup>34</sup> J. Lacan, *Séminaire VI*, *Le désir et son interprétation*, inédit, séance du 3 décembre 1958 : « L'holophrase a un nom, c'est l'interjection. »

<sup>35</sup> J. Lacan, *Séminaire IV*, *op. cit.*, p. 297. Lacan pointe deux éléments irréductibles, *i.e.* dans lesquels s'opère le passage du signifiant à l'insignifiant, marque du réel : l'onomatopée dans le signifiant, le noir dans l'objet-cheval. La tache noire est un « élément peu représentatif », un « élément de flou », *ibidem*, p.244.

Par la mise en jeu combinatoire de ces signifiants, l'enfant tend à résoudre « un problème de création de sens<sup>36</sup> » en s'appuyant sur un matériel particulier à partir duquel la cristallisation signifiante va opérer, la métaphore jaillir. À proximité de *Pferd* et relié à lui par voie métonymique — la « métonymie originelle » dont parle Lacan<sup>37</sup> — on trouve donc *Lastpferd* qui contient une forme interjective, injonctive (sous forme de l'impératif *Lass* suivi d'une dentale comme dans « *Lass das...* », ce qui renforce l'homophonie). Cet impératif, qui peut faire phrase à lui tout seul, est en rapport étroit avec l'interjection, donc avec l'holophrase. Quant à l'onomatopée (*Krawall*), elle fait trace d'un état premier du langage, proche du cri, où se crée entre le signifiant et le signifié un rapport mimétique : la structure phonique du signifiant imite le bruit auquel il se réfère. « *Krawall* » reproduit phonétiquement un vacarme, tout en opérant une première transcription dans le système phonématique de la langue, ici l'allemand<sup>38</sup>. Élément limite : il opère entre l'affect et la langue symbolique un premier essai de symbolisation. L'affleurement de sens qui se produit par le biais de l'onomatopée indique que le « signifiant obscur » vient border une zone elle-même obscure, proche du refoulement originel : *Krawall*, élément le plus obscur, se fait l'écho d'un entendu<sup>39</sup>, voire d'une scène primitive : il est en prise sur un originaire.

#### *Le signifiant phobique « gare », élément holophrastique et translinguistique*

Un autre matériel nous est amené par un cas de phobie féminine : cette patiente souffrant d'une grave phobie de l'espace voyait son angoisse s'accroître dans les gares. Un souvenir reconstruit à partir d'un récit de la mère de la patiente s'avère déterminant dans la cristallisation de sa phobie. Cet événement survient dans un contexte de guerre, au cours de la grossesse de sa mère, peu avant sa naissance. Ses parents se trouvaient dans un train qui, retardé par des convois allemands, arriva à la gare après le couvre-feu si bien que les voyageurs durent attendre le jour dans le train, dans la gare, dans le pays en guerre. Quant à la patiente, elle était dans l'enceinte de la mère, elle-même dans l'enceinte de la gare, où déferlaient des trains allemands annoncés par un haut-parleur criant en

---

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 293 : dans la mise en œuvre du signifiant phobique, « ce sont alors des problèmes de création de sens, avec tout ce qu'ils comportent de libre et d'ambigu, la possibilité étant toujours ouverte de tout réduire au néant arbitrairement. »

<sup>37</sup> Lacan indique clairement le rôle de la métonymie dans la naissance de la phobie, et donc dans la création de sens *in statu nascendi*, premier temps du procès de significantisation, *ibidem*, p. 317.

<sup>38</sup> On notera au passage qu'il en est de même pour les interjections transcrivant des cris d'animaux, qui sont elles aussi interprétées en fonction du système phonématique de la langue.

<sup>39</sup> Lacan entend dans *Krawall* un écho à l'orgasme, « voire un orgasme qui ne serait pas le sien », *ibidem*, p. 259. Il souligne également que l'observation freudienne ne livre aucune interprétation précise.

allemand « *Achtung ! Achtung !* » — ce qui peut se traduire par « gare ! gare ! ». Enfermée dans une structure d'emboîtement, prise dans l'angoisse de la mère pour qui le père ne fait pas tiers, l'analysante se trouve dans ce lieu, une gare, comme « exposée » à un signifiant dont le versant interjectif ne sera reconstruit que dans l'après-coup. Plus de trente ans après, en gare de Cologne, entendant des haut-parleurs allemands criant ce même « *Achtung !* », elle sera en proie à une angoisse qui marque l'éclosion de la phobie : dès lors, la gare, les trains se constitueront en objets phobiques. Notons que la profession des deux grands-pères, du père et de l'oncle maternel est en rapport avec le complexe ferroviaire et les gares.

Dans la construction de ce feuilletage qu'est la phobie, nous repérons alors un seuil de significantisation, le moment premier qui fait émerger le signifiant phobique « gare » dans sa valeur interjective ou d'holophrase (« gare à toi ! »), en la fixant à la gare comme lieu spécifique de l'espace. À ce premier élément signifiant vient s'accrocher la symbolisation : on tient là le point d'attache de l'objet et du signifiant. Dès lors, la gare est constituée en lieu infranchissable, en « édifice de garde<sup>40</sup> » fixant l'angoisse. Elle est la faille qui structure le monde, le pivot<sup>41</sup> autour duquel l'espace feuilleté s'organise, « le soc qui vient refondre le réel ». La forme allemande sert de pont : quand l'objet est mis en fonction de signifiant, un pivotement s'opère de la forme nominale (la gare comme lieu) vers l'interjection (gare !), révélant la dimension d'holophrase. On passe alors de la gare comme objet construit, sédimenté, au pur signal, qui introduit à une autre strate du feuilletage phobique. L'interjection « gare ! » ne recouvre d'abord aucun sens précis, elle fonctionne comme pur signal de danger : « Le signifiant n'est pas là pour représenter la signification ; bien plutôt est-il là pour combler les béances d'une signification qui ne signifie rien. C'est parce que la signification est littéralement perdue comme dans le conte du Petit Poucet que les cailloux du signifiant surgissent pour combler ce trou et ce vide<sup>42</sup>. » Cette signification perdue, nous faisons l'hypothèse qu'en suivant les « petits cailloux » que constituent l'interjection et l'élément translinguistique, nous parviendrons à la construire et, ce faisant, à cerner le noyau originaire de la phobie.

L'élément interjectif fonctionne comme un mot phrase qui peut se déplier dans le registre de la menace en un « gare à toi si... ». À quoi la patiente est-elle ainsi renvoyée ? Dans la cure, ce sont d'abord les menaces provenant de la mère qui seront évoquées, ainsi que son regard, celui qui attend au point de

---

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 246 : le signifiant évoque « ce qui peut se présenter comme une image de ce qui garde le seuil — *Schützbau, Vorbau* — édifice qui vient en avant, édifice de garde. »

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 400 : « Pour remplir la fonction de transformer cette angoisse en peur localisée, le sujet choisit une forme qui constitue un point d'arrêt, un terme, un pivot, un pilotis autour de quoi s'accroche ce qui vacille et que menace d'emporter le courant intérieur issu de la crise de la relation maternelle. Tel est dans le cas du petit Hans le rôle du cheval. »

<sup>42</sup> J. Lacan, *séminaire IV, op. cit.*, p. 330.

fuite et qui fragmente l'espace<sup>43</sup>. Mais, sous l'équivoque translinguistique français/allemand, une autre strate de langage sera mise à jour à la fin de la cure, mettant en jeu le patois occitan parlé par la grand'mère paternelle à laquelle l'enfant a été livrée pendant sa petite enfance, figure menaçante (gare à toi !) qui préside aux soins du corps et au nourrissage. Le patois se fait alors le révélateur de l'abandon et du rejet maternels (pas-toi !). Apparaît alors, en écho à l'entendu dans les haut-parleurs en allemand, une strate de langage — la langue d'oc — oubliée, profondément refoulée, déniée en tant que langue, qui livrera le noyau pathogène phobique à travers des signifiants occitans.

À la fin de la cure, la patiente retrouve deux signifiants occitans directement liés à la menace de la grand'mère dans la prime enfance. Le premier « *taisa te !* » « tais toi ! », adressé au grand père, s'assortit d'une menace de coups ; il se prononce phonétiquement « *teje te* » : elle l'entend par homophonie « t'es jetée », ce qui la renvoie à son exclusion de la famille et à l'abandon maternel. Un second signifiant, véhiculant aussi la menace de coups, réapparaît : le grand-père lui désigne la grand'mère comme un « fléau », « *flageu* », terme qui renvoie au battage du grain et par là, fait trace de coups répétés, réguliers.

Dès lors, le montage temporel de la phobie s'éclaire, avec les renvois signifiants d'une strate à l'autre. La scène prénatale racontée par la mère ne prend son sens que par rapport à ce temps matriciel de la petite enfance auquel il vient faire écho pour l'enfant. Le dédoublement des figures maternelles de l'enfance a succombé au refoulement qui frappe ce temps initial. La grand'mère a disparu sous la mère qui s'est trouvée investie d'une dimension mortifère, présente dans la cure sous les métaphores de mer(e) morte, mer(e) étale/ létale, désert. Et le bilinguisme contemporain du babil n'a laissé de trace que dans l'holophrase, point d'appui du signifiant phobique. L'entendu en allemand vient faire rappel signifiant de l'entendu en patois dans une logique de l'après-coup qui préside à la formation du signifiant phobique par un réinvestissement de traces<sup>44</sup>, un bouclage de l'allemand (temps 1) sur le patois (aire originelle de la phobie, temps zéro). La menace indifférenciée véhiculée par le « *Achtung !* » allemand renvoie, à travers les phonèmes de l'occitan, à l'inséparation d'avec le corps de la grand'mère, à un espace de fusion, dont l'interjection « gare ! » se fera le vecteur, témoignant ainsi de la nécessité de la solution phobique : construire contre l'illimité un « barrage contre le Pacifique de l'amour

---

<sup>43</sup> Le surgissement du regard de l'Autre désorganise la fonction géométrale du point de fuite qui devient, non plus le point qui ordonne l'espace, mais celui qui le désorganise, celui duquel l'enfant est regardée.

<sup>44</sup> S. Freud, « Lettre à Fliess n° 52 du 6 décembre 1896 », *Lettres à Wilhelm Fliess, 1894-1904*, Paris, PUF 2007: « Je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps en fonction de nouvelles conditions, une réorganisation, une réinscription. » Les traces mnésiques de la petite enfance, accrochées aux phonèmes occitans, se trouvent alors réinvesties par un effet d'après-coup : il y a un bouclage de l'allemand sur l'occitan.

maternel<sup>45</sup> », délimiter une première frontière intérieur/extérieur<sup>46</sup>. On retrouve ainsi trace de la charge traumatique de ce premier bain linguistique, des phonèmes de la langue interdite, langue originaire marquée d'une connotation sexuelle, faisant bord à un indicible. Car les grands parents bilingues recouraient à leur langue maternelle pour dire ce qu'ils voulaient tenir secret à l'égard de leurs enfants, les affects, la sexualité, les affaires de famille, toutes choses qu'il fallait tenir à l'écart. La patiente se souvient d'avoir entendu des bavardages malveillants de la grand'mère autour de la sexualité des jeunes femmes de la génération de sa mère. Ainsi ce noyau pathogène est-il l'objet d'un profond refoulement<sup>47</sup>. La cure s'efforcera de reconstruire l'articulation refoulée du français et de l'occitan, idiome rejeté aux confins de la langue, langue du corps et de l'affect premier cependant.

Le bain linguistique occitan est contemporain pour l'enfant du stade du babil, composé essentiellement d'interjections, et par ailleurs du stade du miroir, moment où l'enfant est suspendu de manière spéculaire à l'Autre. La précarité phobique du cadrage spéculaire vient alors se relier au parler grand-maternel en langue d'oc. L'interjection, trace du babil, vient évoquer ce moment désertique de l'enfance scandé par les sonorités de l'occitan, qui réapparaît d'abord dans l'analyse comme rumeur indistincte avant que n'émergent des bribes de phrases, des souvenirs de mots, avant que ne s'isolent des phonèmes marquants, ramenant des images. C'est donc le jeu français/allemand qui introduit à la dimension interjective, qui fait surgir la dimension de l'holophrase, et permet un second pivotement vers la strate du patois refoulé. Quand se dessine en fin de cure la figure menaçante de la grand'mère et que s'opère la construction de cette période pré-oedipienne<sup>48</sup>, à partir de bribes d'entendus en langue d'oc, on est alors proche d'une holophrase première.

Le signifiant impose une limite à une force immaîtrisable et dangereuse mais il renvoie aussi à une soumission passive de la petite enfance — « l'enfant [...] est alors l'élément passivé d'un jeu où il devient la proie des significations de l'Autre<sup>49</sup> » et s'articule avec le fantasme. Il fait rempart en s'interposant

---

<sup>45</sup> J. Lacan, *Séminaire VIII, Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 456.

<sup>46</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p.246 : « [la phobie] introduit dans le monde de l'enfant une structure, elle met précisément au premier plan la fonction d'un intérieur et d'un extérieur. » Elle instaure ce nouvel ordre quand l'enfant est rejeté hors de la mère.

<sup>47</sup> Dans le film « *Mesafa Lesafa. D'une langue à l'autre* », où la réalisatrice israélienne Nurith Aviv rassemble des témoignages d'écrivains israéliens qui se situent dans un entre-deux langues maternel, une jeune femme évoque le retour de l'arabe refoulé de son enfance, langue originaire recouverte par l'hébreu : « En des moments extrêmes de langue première, primale, non acceptée, tout surgit, tout soudain fait irruption, surgit d'un écho[...] C'est encore très refoulé, aux frontières de la langue ».

<sup>48</sup> Pour la patiente la période d'abandon s'étend de un an à deux ans et demi, moment où se fait le passage du babil à la langue parlée.

<sup>49</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 227.

(*inter-jectio*) comme trace de l'indicible au moment où surgit une béance entre l'ordre du langage et celui du sexuel.

Nous avons vu en quoi les éléments translinguistiques, parce qu'ils contournent le refoulement, permettent l'accès à l'aire initiale de la phobie. Nous reprendrons maintenant l'hypothèse selon laquelle l'holophrase est une concrétion qui se dépose au bord du refoulement originaire et vient témoigner de l'ombilication première du sens : pour éclairer cette difficile question, nous avons interrogé la littérature linguistique sur l'interjection.

### *L'approche linguistique de l'interjection*

Laissant de côté les désaccords taxinomiques des linguistes — comment classer l'interjection ? — nous avons repéré les points de convergence quant à la nature de l'interjection. Trois références classiques s'imposent d'abord<sup>50</sup> : Gustave Guillaume<sup>51</sup> considère le mot-phrase comme « l'aire initiale du langage », « un prototype du langage où est satisfaite l'équation quantitative acte de représentation — acte d'expression ». Jakobson<sup>52</sup> dans *Langage enfantin et aphasie* distingue une période pré-linguistique, holophrastique de l'enfant caractérisée par la production d'exclamations et d'onomatopées et qui coïncide à peu près avec le stade du miroir. On peut se demander si les interjections et onomatopées, repérables dans la proximité métonymique du signifiant phobique, n'interviendraient pas comme un rappel de cette période holophrastique, avec un élément supplémentaire de symbolisation — on sait que l'interjection ou l'onomatopée sont déjà prises d'une certaine manière dans le système phonématique de la langue. Jakobson note le contraste entre « l'abondance phonétique du babil » et « l'austérité phonématique des premiers paliers du langage : une sorte de déflation vient transformer les sons sauvages du babil. » De cette abondance du babil, l'interjection, remise en forme par la langue, ferait trace et serait donc propre à véhiculer le langage du corps et les entendus contemporains du stade du miroir. J.-C. Milner<sup>53</sup>, pour sa part, classe l'interjection parmi les noms de qualité, qui supposent toujours une situation de dialogue. Ils n'ont pas la forme d'une phrase mais se suffisent à eux-mêmes et valent pour une phrase complète. Ils expriment par une énonciation directe un affect du sujet parlant.

Au-delà de l'apport de ces auteurs bien connus, nous avons exploré les textes consacrés à l'interjection<sup>54</sup> par la linguistique empirique, qui étudie la

---

<sup>50</sup> On lira à ce propos J. Guir, *Psychosomatique et cancer*, Paris, Point hors ligne, 1983, pp. 150-151.

<sup>51</sup> G. Guillaume, *Leçons de Linguistique*, Paris, Klincksieck, 1971.

<sup>52</sup> R. Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Minuit, 1969.

<sup>53</sup> J.-C. Milner, *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Seuil, 1978.

<sup>54</sup> Il s'agit d'une thèse : M. Swiatkowska, *Entre dire et faire. De l'interjection* (Université de Strasbourg) et du n° 53 de *L'Information grammaticale* (mars 1992), Paris, éd. Heck, dans

langue parlée, le bain de langage si important pour la formation du signifiant phobique. Varron, grammairien latin, présente ainsi l'interjection<sup>55</sup> : « Cette façon inhabituelle de s'exprimer, encore qu'elle ne soit pas interposition mais suppression de mots, nous l'appelons interjection, à cause de l'émotion qui vient s'interposer. » L'émotion, l'affect font ainsi brèche dans le discours régulier : l'interjection, proche du cri primitif, fait trace d'une effraction de l'affect, venant comme interrompre le discours :

Dans *interjacere*, *interjectio*, se rencontrent deux notions : celle d'une interruption de l'ordre de l'énoncé, dont le déroulement est perturbé (*inter*). L'idée qu'ajoute le verbe (*jacio*) est que cette interruption est brusque et inopinée, comme l'irruption d'un corps étranger sous le coup de l'émotion : soit donc un cri qui est à lui seul comme le concentré de l'énoncé entier, soit une perturbation syntaxique violente qui peut se traduire par la suppression d'une partie de l'énoncé<sup>56</sup>.

Corps étranger, en prise directe sur l'affect, l'interjection vient interrompre le cours de l'énoncé : elle constitue un « mot-phrase » affectif, une sorte de mot hors phrase, qui n'entre pas dans des relations syntagmatiques avec son environnement. Dotée d'autonomie syntaxique, elle interrompt l'enchaînement des membres d'une phrase et forme un tout en soi (gare ! crier gare, gare à toi !). L'irruption de l'affect vient court-circuiter le dépliement syntaxique : l'affect prendrait appui sur des restes du babyl, des éléments holophrastiques qui refont surface hors discours.

Sous une forme linguistique maximisant à la fois l'économie et l'équivocité, l'interjection apparaît pour exprimer des « situations de rupture et de seuil<sup>57</sup> ». C'est une effraction de l'affect dans une situation de seuil. Une articulation s'indique donc ici avec ce que Lacan pointe du signifiant phobique comme élément de seuil : ainsi s'éclairerait le lien métonymique ou la coalescence du signifiant phobique avec des éléments interjectifs. Irruption, autonomie, rupture, cela fait scansion : l'interjection est ce qui scande un discours. Un exemple éclairant de cette fonction de scansion nous est fourni par le récit d'un rituel d'initiation africain rapporté par un ethnologue<sup>58</sup> : ce rituel, dans ses différentes phases, est scandé par une interjection : « Base ! » « Vasy ! » qui traduit la progression à travers les strates initiatiques, dont l'ethnologue note la structure d'emboîtement : comme la phobie, le savoir initiatique possède

---

lequel nous avons distingué un article de J.M. Barbéris : « Onomatopée, interjection : un défi pour la grammaire. »

<sup>55</sup> La première recherche sur la nature de l'interjection est à mettre au compte des théoriciens alexandrins de la grammaire avec lesquels les premiers grammairiens latins ont eu contact.

<sup>56</sup> Holtz, « Les parties du discours vues par les latins », dans L. Basset, M. Pérennec (dir.), *Les classes de mots*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994.

<sup>57</sup> J.-M. Barbéris, « L'interjection : de l'affect à la parade, et retour », *Faits de langue*, n° 6, 1995, p. 100.

<sup>58</sup> J. Bonhomme, *Le miroir et le crâne : parcours initiatique du Bwete Misoko*, Paris, CNRS éditions, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2006.

une structure feuilletée en niveaux de profondeur à travers lesquels on s'efforce de remonter vers une inexhaustible origine. L'interjection qui scande ce parcours initiatique indique qu'il s'agit toujours du même fil auquel l'initié, soutenu et encouragé par les scansion du groupe initiatique, doit se tenir fermement accroché, dans son difficile cheminement. Ici encore, l'interjection tient son rôle de « petit caillou » permettant l'accès au noyau de la structure<sup>59</sup>. De même, le signifiant phobique introduit-il une scansion dans l'expérience du sujet, qui sans lui sombrerait dans une angoisse indifférenciée plus menaçante encore que la peur liée de la phobie. La scansion fait pièce à la menace de l'illimité maternel : à sa manière, l'interjection fait bord. Le signifiant phobique ponctue, dit Lacan, pointant ainsi son lien à l'écrit : « Le cheval se met alors à ponctuer le monde extérieur de signaux<sup>60</sup>. » Lacan note que l'espace, comme l'inconscient, est structuré comme un langage<sup>61</sup> : concernant l'espace phobique, il semble qu'il existe une homologie structurale entre sa stratification, son feuilletage et ceux de l'inconscient : les deux ont structure de palimpseste.

La linguistique empirique dégage deux caractères de l'interjection qui intéressent au premier chef son usage dans la phobie : la fonction de scansion, ponctuation, et la fonction de signal — on parle de signal interjectif. On aurait donc l'émergence d'une forme linguistique particulière, qui ponctue dans une situation de seuil. Se dessine alors une homologie entre la fonction de l'objet phobique et les caractéristiques linguistiques du signifiant : tous deux sont des éléments de seuil. Le signifiant phobique remplit en effet cette fonction de seuil<sup>62</sup> en tant que « lieu d'un certain exercice de l'échange symbolique », lieu de franchissement. C'est le sens de la phobie, on l'a vu, de construire « cet élément de seuil, *i. e.* la première structuration symbolique de la réalité<sup>63</sup> ». La fonction de seuil de significantisation, point de battement symbolique, pourrait expliquer qu'on trouve à proximité du signifiant des éléments de langage qui font trace eux-mêmes de cette fonction, des holophrases qui s'inscrivent dans cette zone obscure qui fait bord entre réel et symbolique.

Un autre point, plus difficile, est soulevé par la linguistique empirique. L'interjection se situerait dans un espace imaginaire et renverrait à un sujet indifférencié. Elle suppose un Autre, bien plus, elle est « une version monolithique de la demande à l'Autre qui éclate le continu de la synchronie

---

<sup>59</sup> Nous ne sommes pas loin du feuilletage de l'espace phobique et de la métaphore des poupées gigognes, évoquées en note par l'auteur (p. 82), et qui exprime l'emboîtement des générations féminines. Le savoir initiatique procède par obscurcissement progressif à travers différentes couches symboliques — progression scandée, en ses différentes étapes, par l'interjection.

<sup>60</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 307.

<sup>61</sup> J. Lacan, *Séminaire XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 122.

<sup>62</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 281 : « Le cheval marque un seuil, c'est sa fonction essentielle. »

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 284.

signifiante<sup>64</sup> ». Selon les linguistes, on est là dans une zone d'indistinction entre le locuteur et l'interlocuteur, qui procèdent ainsi à une sorte d'« accordage vocal » (*tuning*) impliquant le corps des deux protagonistes : la production phonématique est accordée au type de présence de l'interlocuteur. Les linguistes parlent alors d'« échoïsation corporelle », ce qui renvoie au spéculaire. Le sujet non différencié de l'Autre produirait l'interjection dans une aire où « le point de vue du “Je” et celui du “tu” ne sont pas disjoints, par opposition à la position énonciative du sujet qui se distingue de l'Autre. » Ainsi ne trouverait-on pas la différenciation qui permet de construire la position énonciative du langage symbolique. Quel est l'apport de la linguistique empirique à la problématique analytique ? Irruption de l'affect, ponctuation du discours, l'interjection fait trace du babil et d'une indistinction spéculaire. Elle surgit « là où le sujet est suspendu dans un rapport spéculaire à l'Autre<sup>65</sup> ». Élément limite, trace phonématisée du babil, elle fait bord entre l'affect et le procès de symbolisation. Le travail de la cure consistera à déplier, à « dégeler » l'holophrase, à la faire entrer pleinement dans le procès de symbolisation, à faire émerger le sujet de l'énonciation : le maniement par l'analyste de l'équivoque signifiante trouvera ici sa fonction propre.

### *Le signifiant phobique dans son lien à la fonction de l'ombilic de rêve*

Le signifiant phobique nous semble alors impliqué dans une fonction ombilicale : par rapport au procès de création de sens, il est à la fois une origine et une limite. Il est une écriture de la limite, qui fait bord à l'*Unerkannte*, le non-reconnu en liaison avec l'*Urverdrängt*, le refoulé primordial. Dans le travail de significantisation phobique comme dans celui du rêve « quelque chose pousse pour se significantiser et paraître dans une écriture ». Comme l'ombilic, qui est la limite nécessaire au travail de significantisation du rêve<sup>66</sup>, à la fois le point d'amarrage du discours et sa limite, l'indice de la limite de l'écriture et sa condition, le signifiant phobique est aussi bien le point d'émergence et de création du sens, élément poétique au sens premier<sup>67</sup>, et le point où le symbolique défaille, à la limite du non-reconnu originaire. Comme l'ombilic, il est « le point de suture du réel instaurant l'amarrage symbolique<sup>68</sup> », ce point

---

<sup>64</sup> S. Rabinovitch, *Les voix*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1999, p. 27.

<sup>65</sup> J. Guir, *Psychosomatique et cancer*, op. cit., p. 150.

<sup>66</sup> On lira sur ce point la « Réponse de Lacan à M. Ritter » (article cité) ainsi que la discussion qui a lieu dans l'École freudienne sur l'ombilic du rêve.

<sup>67</sup> Lacan souligne que la phobie rencontre un de ces « problèmes de création de sens avec tout ce qu'ils comportent de libre et d'ambigu ». C'est en tant qu'elle doit créer du sens que Lacan qualifie la phobie de « poésie vivante » (*Séminaire IV*, op. cit., p. 400), au sens étymologique du grec *poiésis*, de *poiein*, faire, créer.

<sup>68</sup> J. Lacan, « Réponse de Lacan à M. Ritter », *Lettres de l'École freudienne*, article cité. Dans le *Séminaire IV*, Lacan marque bien que le signifiant phobique est le point d'accrochage de la chaîne signifiante qui, sans lui, s'abîmerait : en cela il reprend la fonction de la métaphore

d'émergence « où l'homme peut très bien sentir que le sens est anéanti et que c'est d'être anéanti qu'il est créé. » Comme l'ombilic, il fait trace d'un point d'impossible : se trouve atteinte « la limite par quoi le symbolique se trouve en somme répercuté<sup>69</sup> ». De ce rapport à l'originaire font trace les éléments dont l'équivocité est irréductible : les holophrases comme concrétions de bord<sup>70</sup>, et aussi ce fameux « noir » que Lacan pointe<sup>71</sup> comme aussi irréductible que la tache dans la gorge d'Irma (ou que l'ouïe du poisson dans le cas de M. Montrelay<sup>72</sup>) : tous éléments où sous le signifiant affleure le réel<sup>73</sup>, où la proximité du refoulé primordial se donne comme impossible à reconnaître. Comme l'ombilic, le noir du cheval se caractérise d'être une ouverture vers ce non-reconnu et porte trace de la fermeture de son accès. Trace du point de suture réel/symbolique, l'holophrase, signifiant « à l'état floculé<sup>74</sup> », gelé, témoigne qu'on approche de la limite de sens de tout discours.

Par ailleurs, le signifiant phobique pousse jusqu'à la limite son rendement symbolique : en tant qu'opérateur logique, il permet une « exhaustion des circuits du cheval » : il opère l'exhaustion du possible, il conduit jusqu'à l'ultime limite de ce que le sujet peut symboliser : comme l'ombilic, il travaille sur l'écart entre le représentable, le possible, et l'irreprésentable, l'impossible, écart dans lequel vient se loger le fantasme. Le phobique explore une butée de la représentation : avec le cheval, c'est le cadre même de la représentation que le petit Hans interroge — c'est en ce sens qu'il se montre « métaphysicien<sup>75</sup> » — et, cette question, il la pousse jusqu'à un point d'impossible, de réel, butée et accrochage à la fois. C'est à travers ce prisme, tant optique que cristallin, qu'est pour lui le cheval qu'il épuise les représentations du monde ainsi réfractées et, qu'à sa manière, il produit une subversion ironique du cadre de la représentation.

Les éléments holophrastiques (interjection, onomatopée) viennent confirmer la profondeur de cette quête. Notre hypothèse se précise : il y aurait,

---

paternelle, telle que Lacan la définit dans le *séminaire V, Les formations de l'inconscient*. La fonction d'accrochage est l'élément fondamental et premier qui sous-tend la fonction de suppléance.

<sup>69</sup> *Ibidem*.

<sup>70</sup> *Krawall* est repéré par Lacan comme irréductible : « il reviendra sous plus d'un angle au cours de l'interrogatoire du petit Hans sans que jamais, à aucun moment de l'observation, une interprétation ne nous soit donnée d'une façon avérée. » *Séminaire IV, op. cit.*, p. 287.

<sup>71</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, pp. 287 et p. 245 : « Les chevaux sortent de l'angoisse, mais ce qu'ils portent, c'est la peur [...] Il se peut même qu'ils gardent en eux la trace de l'angoisse. Le flou, la tache noire, n'est peut être pas sans rapport avec elle, comme si les chevaux recouvraient quelque chose qui apparaît par en dessous, et fait lumière derrière, à savoir ce noir qui commence à flotter. »

<sup>72</sup> M. Montrelay, *L'ombre et le nom*, Paris, Minuit, 1977, p. 129.

<sup>73</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 297 : « Ce noir qui est là volant devant la bouche du cheval, c'est la béance réelle toujours cachée derrière le voile et le miroir, et qui ressort toujours du fond comme une tache. »

<sup>74</sup> J. Lacan, *Séminaire VI, ibidem*, séance du 3 décembre 1958.

<sup>75</sup> J. Lacan, *Séminaire IV, op. cit.*, p. 330.

dans l'aire linguistique dans laquelle le « cristal signifiant » de la phobie se forme, des points d'appuis sur des éléments holophrastiques et/ou translinguistiques (ici dialectaux) — qui font brèche dans le refoulement mais à partir desquels le sens va forcément, pour cette raison même, glisser métonymiquement. Ces éléments sont des émergences étayant indirectement la création de sens, parce que provenant eux-mêmes d'une zone où s'ombilique le sens : c'est pourquoi ils forment comme des noyaux autour desquels se construit, en les enrobant de ses concrétions, « le cristal signifiant » de la phobie.

### *Intérêt du repérage d'éléments holophrastiques pour la cure d'un sujet phobique*

Le repérage de signifiants holophrastiques dans l'aire métonymique où se forme le signifiant phobique témoigne de la présence d'une strate particulière d'éléments de langage bordant le trou de *l'Urverdrängt*. L'accrochage de la chaîne signifiante<sup>76</sup> se produirait au prix de l'*holophrasition* du premier couple de signifiants. Selon Lacan « lorsqu'il n'y a pas d'intervalle S1 – S2, lorsque le premier couple de signifiants se solidifie, s'holophrase<sup>77</sup> », on peut rencontrer « toute une série de cas », des phénomènes psycho-somatiques à la débilité ou à la psychose. La métaphore phobique s'appuierait aussi sur de tels éléments, repérables dans l'aire de formation du signifiant, proche de la zone ombilicale. Dans la phobie, l'élément holophrastique sert de noyau autour duquel la cristallisation du sens opère, soit par contiguïté (*Pferd*), soit par coalescence (gare). Ainsi, le processus de création de sens prend-il appui sur ces éléments originaires, ces éléments de seuil, pour construire le signifiant porteur de la métaphore. Nous faisons donc l'hypothèse que le repérage et le « dégel » de tels éléments fonctionnant comme assise, soubassement du signifiant phobique, pourraient faciliter la cure de sujets phobiques : ils forment le terme de la déconstruction du feuilletage phobique et, par l'accès qu'ils ménagent à la zone d'ombilication du sens, ils permettent d'atteindre les « racines » d'une phobie bien cristallisée.

On objectera qu'il y a des « restes » : or, dans le cas de notre patiente, ces restes étaient tous en rapport avec cette aire originelle de formation de la

---

<sup>76</sup> Le signifiant phobique a pour fonction de venir « combler l'intervalle signifiant » dans une situation de menace particulière: lorsqu'en raison de sa position par rapport à l'Autre, « ce que le sujet redoute de rencontrer, c'est une certaine sorte de désir qui serait de nature à faire rentrer d'avance dans le néant toute création signifiante, tout le système signifiant. » J. Lacan, *Séminaire VIII, op. cit.*, pp. 305-306.

<sup>77</sup> Lacan, *séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 215.

phobie<sup>78</sup>. Ce n'est qu'en atteignant cette zone littorale, véritable infrastructure de l'édifice phobique, et qui contient en dépôt, mais sous forme non encore significatisée, les éléments autour desquels le « cristal signifiant » de la phobie vient se déposer, qu'on peut obtenir une éradication de la phobie.

---

<sup>78</sup> Une sensibilité aux haut-parleurs persistait, en rapport avec l'entendu primitif occitan rappelé par le « *Achtung !* » des haut-parleurs allemands : elle se dissipa à la fin du travail de « dégel » de la menace première, véhiculée par les phonèmes occitans retrouvés.